

Une philosophie de la vie spirituelle : le pluralisme moral

Autor(en): **Meylan, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1929)**

Heft 70

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE SPIRITUELLE

LE PLURALISME MORAL

Parmi les nombreux ouvrages de M. Félix Adler, les traducteurs ont été bien inspirés de choisir, pour nous le faire connaître, son essai sur *La conduite de la vie* (1).

C'est en effet une de ces œuvres dont chaque homme ne peut écrire qu'une : l'œuvre dans laquelle on se met tout entier et par laquelle on s'exprime complètement; résumé et testament d'une existence, comme le sont, dans des ordres bien différents, le *Faust* de Goethe ou le *Discours de la méthode*. Le plan de cet ouvrage fait d'ailleurs penser à celui du *Discours*; et ce rapprochement aidera le lecteur à saisir l'articulation des trois parties dont il se compose. C'est une recherche aussi, recherche d'un premier principe; non pas, comme chez Descartes, du principe de la connaissance scientifique, mais du principe qui permette d'édifier la vie humaine sur le plan moral, du principe premier de l'éthique.

Et, comme l'auteur du *Discours*, celui de *La conduite de la vie* nous associe aux péripéties, aux difficultés et aux joies de sa recherche; il nous présente les états successifs de sa pensée avant de nous l'offrir achevée et de nous en montrer les applications. C'est justement ce qui donne à ces deux ouvrages ce caractère dramatique et cet intérêt humain, qui nous ont conduit à les rapprocher l'un de l'autre.

(1) Félix ADLER, professeur de morale sociale et politique à l'Université Columbia (New-York), *La conduite de la vie, esquisse d'une morale théorique et pratique fondée sur l'idéal spirituel*. Traduit de l'anglais par J. Wagner et E. Bosshardt. Préface de M. Lévy-Bruhl, de l'Institut. Payot, Paris, 1928.

Tous deux s'ouvrent donc par une autobiographie spirituelle. De même que Descartes nous fait comprendre, en nous racontant ses déceptions d'étudiant, comment le problème de la science s'est imposé à lui, M. Adler nous montre comment l'idée centrale de son système éthique s'est lentement formée en lui, à l'occasion des problèmes théoriques et pratiques que lui ont proposés ses lectures et son activité ; puis vient l'explication, le développement du principe dans lequel leur esprit a trouvé la certitude ; et, enfin, des applications manifestent la fécondité de ce principe.

Ces deux ouvrages ont ainsi le même genre d'unité : un seul et même principe en forme la trame, pressenti seulement dans la première partie, implicite dans la critique des solutions proposées jusqu'alors ; développé dialectiquement dans la seconde partie ; et, dans la troisième, se déployant en applications, se réfractant en quelque sorte dans les mille facettes du réel.

De ce caractère résulte que, pour rendre justice au remarquable ouvrage auquel nous consacrons ces pages, il convient de le lire deux fois. En effet, à en relire, après avoir lu le tout, la première et la seconde partie, on saisit à plein ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir à la première lecture, et on ne regrette pas sa peine.

* * *

La première partie est d'un intérêt captivant ; nous avons en effet peu de biographies qui nous fassent assister aux étapes d'un développement spirituel. Or rien n'est plus pathétique que cette recherche, que Lessing comparait à une chasse ; et elle en présente en effet toutes les dramatiques péripéties, avec infiniment plus d'imprévu.

Mais je dis la chasse pour vivre, et non la chasse passe-temps. C'est justement cette tragique nécessité de trouver ou de mourir, spirituellement parlant ; c'est le pathétique spectacle de cette humanité qu'on voit, à l'arrière-fond du tableau, se traîner par des chemins sans joie et sans issue ; c'est cette urgence qui confère à cette recherche la grandeur de certaine chasse dans les solitudes glacées des régions arctiques, dont on peut lire le récit dans une nouvelle de Jack London.

On suivra donc, avec un intérêt sympathique, le jeune homme qui, dès le temps de ses études, formait avec quelques amis une « Union

pour une vie plus haute » ; l'apprenti-rabbin, que le progrès de sa pensée détache, sans déchirement, ou mieux élève au-dessus de l'hébraïsme dans lequel il avait grandi, et dont il conserve le contenu spirituel essentiel.

On le voit alors s'approcher du christianisme, avec cette fraîcheur d'impressions qu'émousse, chez beaucoup de chrétiens de naissance, une trop précoce et trop longue accoutumance ; et peut-être comprendra-t-on mieux le sens de la prédication du Christ, après avoir lu le jugement qu'il porte sur l'originalité de la morale évangélique.

Puis ce sont Kant et, à un moindre degré, Emerson, qui fixent son attention grave et ardente, et auxquels il arrache, fruit d'une pénétration spirituelle qui est une belle illustration de l'intelligence juive, des vérités vivantes dont sa vérité à lui lentement se formera.

Mais plus encore que ces influences qu'on subit à travers les livres, ce sont les enseignements de la vie qui contribuent à former sa pensée. C'est en travaillant dans le champ des « œuvres sociales », où l'avait jeté la lecture de l'*Arbeiterfrage* de F.-A. Lange, qu'il comprend la nécessité, avant toute réforme de détail et quelque tenté qu'on puisse être de mettre fin au plus vite à des abus révoltants, de savoir nettement où on va et ce qu'on veut faire, quelle est la *valeur* qu'on entend sauver et développer ; et la définition de cette valeur suprême s'esquisse dans son esprit.

Ses expériences professionnelles éclairent plus fortement encore sa pensée qui cherche la lumière. En quoi me paraît s'exprimer une vérité d'une importance primordiale : c'est dans l'exercice de sa profession, dans la mesure où elle correspond à une vocation véritable, que l'on peut espérer trouver la réponse à cette question centrale, qu'il faut résoudre (telle l'énigme du sphinx), ou périr misérablement. C'est donc au cours d'une activité de plus de quarante ans comme conducteur spirituel d'une de ces Sociétés de culture morale (dont une étude de M. Jean Wagner, analysée ici-même ⁽¹⁾, nous a fait connaître les buts et l'organisation), c'est dans ce ministère, très analogue à celui de nos pasteurs, que M. Adler a vu le problème se poser avec toute sa tragique et impérieuse exigence, et qu'il en a élaboré, en contact étroit avec l'expérience quotidienne, la solution qu'il nous en présente dans la seconde partie de son ouvrage.

(1) Année 1914, p. 331.

* * *

Attribuer une valeur à la personne humaine et à son activité, c'est le problème propre de l'éthique. Or, quelle espèce de valeur peut-on bien attribuer à l'homme, ce ciron, quand on considère l'univers myriadaire et l'écoulement infini du temps ? Sa valeur doit donc être cherchée en dehors du monde de l'espace et du temps ; sa valeur est justement d'être une personnalité spirituelle.

C'est ce qu'a bien vu Kant : « Tout homme doit être traité comme une fin en soi, et ne doit jamais être utilisé par d'autres comme un simple instrument ». On n'a jamais formulé plus nettement le principe de l'inviolabilité de la personne humaine. Mais, d'une part, inviolabilité est une notion exclusivement négative, et non une norme d'action (ce que doit fournir l'éthique). D'autre part, en développant ce principe, Kant aboutit à certaines conceptions morales qui forcent notre auteur à formuler de sérieuses réserves sur sa valeur : l'individualisme rigide et l'impossibilité d'établir une relation de moyen à but entre les biens tels que la richesse ou la culture et le bien suprême, la moralité. Enfin notre auteur estime que Kant n'a pas réussi à établir solidement (ce qui est indispensable pour que toute individualité puisse être considérée comme une fin en soi) la valeur actuelle de toute personnalité humaine.

Je ne puis pas entrer dans le détail de cette critique de la philosophie kantienne, qui forme le point de départ de l'exposé positif de l'auteur. Qu'il me suffise de dire que, sans emporter toujours l'adhésion, elle est fort attachante ; la distinction que M. Adler établit entre la méthode des sciences naturelles et la méthode qui découle de la nature même du problème éthique, est, par exemple, une contribution importante et suggestive à l'étude de cette question.

Transportant donc le problème du plan physique, sur lequel Kant l'aurait posé (idée de loi), sur le plan de la finalité fonctionnelle ; renonçant donc à *découvrir* une valeur dans toute personnalité humaine, il la lui *attribue* en vertu de la fonction créatrice, qui est la fonction propre de l'esprit. Il aboutit ainsi à définir un univers moral infini, qui est une pluralité morale, une pluralité de personnes irréductiblement différentes, dans laquelle chaque membre infinitésimal est absolument indispensable à la perfection de la somme infinie, à la totalité absolue. Il formule alors le principe central

de son éthique, sous la forme de trois propositions, qui ne sont pas, comme le serait d'après lui le principe de Kant, purement négatives⁽¹⁾ mais qui ont un contenu positif : 1 agis comme un membre de la pluralité morale ; 2 agis de façon à réaliser ton caractère particulier et distinctif ; 3 agis de façon à faire apparaître chez ton prochain la qualité distinctive, unique, qui le caractérise comme membre du tout infini.

Mais qu'est-ce que cette pluralité morale ? C'est exactement un postulat ; on aurait donc tort d'en demander la démonstration. Les postulats ne se *démontrent* pas, ils se *vérifient* par l'impossibilité où se trouve l'esprit d'accomplir sans eux sa fonction propre. M. Adler montre donc comment, d'une part, l'affirmation fondamentale de l'éthique (que toute personne est une fin en soi), d'autre part, les notions essentielles de devoir et de justice, ne se peuvent concevoir sans ce postulat. Mais la vérification proprement dite, c'est dans la troisième partie qu'il faut la chercher. On y verra qu'on peut déduire de ce postulat nos divers devoirs d'homme ; on y verra ce schème idéal s'appliquer à l'individualité empirique et aux groupes quasi-organiques qui existent dans l'humanité empirique : famille, groupe professionnel, état, Eglise.

* * *

Cette troisième partie, la plus considérable (elle forme à elle seule environ les deux tiers de l'ouvrage) en est aussi, à bien des égards, la plus neuve. Mais ce qu'il faut dire avant tout, c'est que ces « applications » sont extrêmement édifiantes, au sens propre du mot, qui signifie construire et élever. Une vertu s'en dégage, faite d'une inflexible probité intellectuelle, qui n'atténue et n'affadit rien, et de cet optimisme héroïque qui, ayant vu la vie et l'homme tels qu'ils sont, a au cœur assez d'amour pour croire à leur valeur et travailler sans défaillance à la développer. Il est impossible de donner une juste idée de la richesse de ces applications. Tous ceux que leur vocation appelle à approfondir les problèmes de la personnalité, de la croissance spirituelle, des obstacles et des périls qui l'entravent

(1) A notre avis, Adler prête gratuitement à Kant la notion de loi qu'il lui reproche ; le principe central de l'éthique kantienne n'est ni exclusivement négatif ni purement formel ; et le principe universel qu'Adler formule lui-même ne diffère de celui de Kant que par la rédaction qui en développe, heureusement d'ailleurs, le contenu positif, implicite dans la formule kantienne.

et la menacent; tous ceux qui ont charge d'âmes (mais on comprend bien que, dans l'univers spirituel tel que le définit notre auteur, chacun a charge d'âmes); tous donc, mais très spécialement les pasteurs et les éducateurs trouveront dans ces pages un viatique et un tonique.

Je me bornerai à indiquer le thème central de chacun des deux livres dont se compose cette troisième partie, et qui correspondent en gros à ce qu'on appelle morale individuelle et morale sociale. Soit : l'individu considéré en lui-même et dans ses rapports individuels avec autrui, et l'individu en tant qu'il appartient aux divers groupes sociaux (qui sont pour l'éthique les moyens de son développement spirituel).

M. Adler connaît à fond, pour les avoir approchées de tout près, cœur à cœur, ces ombres redoutables qui s'étendent sur la vie des meilleurs : l'ombre de la maladie et de la mort ; l'ombre du péché, qui fait de l'existence qu'elle submerge une mort avant la mort, la mort spirituelle. Or, et c'est ce qui confère à son éthique sa grandeur et son efficace, ces expériences, auxquelles il donne le nom général de « frustration », sont justement, dans son système, le chemin, chemin ardu et souvent calvaire indicible, sur lequel la personnalité peut s'élever à l'intuition rédemptrice de l'univers spirituel, qui, soleil du monde moral, triomphe de ces ombres redoutables :

Ces forces physiques ou intellectuelles qui me permettraient de m'acquitter de mon devoir d'homme, voici qu'elles sont ruinées par la maladie. Cet être qui était nécessaire à mon progrès spirituel, cet ami de mon meilleur moi, voici qu'il m'est enlevé. Cet idéal d'une vie spirituelle, dont le mot d'ordre est « donne et reçois », développe avec l'aide d'autrui ce qu'il y a de plus excellent en toi et aide autrui à développer de même en lui ce qui fait sa valeur unique : cet idéal, voici que mes défaillances continuelles me rendent incapable de le réaliser. — Cruelles expériences, mais expériences indispensables, en ce sens qu'elles crèvent brutalement l'illusion complaisante, l'ennemie la plus insidieuse du progrès spirituel. Et vois, ne te sens-tu pas invinciblement poussé à persévérer dans ton effort ? Cette diminution de tes forces, tu veux quand même, tu peux encore l'utiliser pour le progrès spirituel, le tien d'abord et, indirectement, celui d'autrui. L'être qui t'a été enlevé, sa mort est une intimation à construire en toi une image de lui plus vraie que son individualité empirique. L'idéal que tu poursuis à travers tant

de défaillances fuit devant toi, et même il grandira à mesure que tu t'élèveras ; c'est que, être limité, dans un monde fini, tu ne saurais atteindre un but infini ; mais cela justement est la preuve qu'une nature infinie est enclose dans ta nature finie, qui te fait t'attacher à cette fin inaccessible, comme à la seule digne de toi. Ainsi, de cette triple expérience, jaillit, irréfragable, l'assurance qu'il existe un univers spirituel, dont tu fais partie. Accepte donc, non passivement, mais activement ; utilise pour ton progrès spirituel la frustration qui est le meilleur allié de ta volonté de perfection.

On aura noté l'analogie entre cette façon d'envisager et d'utiliser la souffrance, et l'expérience centrale du christianisme : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés » ; ou encore, comme l'exprimait un poète qui avait vu ces trois ombres s'étendre tragiquement sur sa vie :

« Douleur, source d'amour, sois bénie,
Le meilleur de nous vient de toi. »

Et l'on se sera peut-être demandé pourquoi notre auteur a tenu à donner une forme personnelle à ces expériences aussi vieilles que l'éveil de la vie morale. Nous saisissons ici, justement, ce qui fait la particulière vertu de cette philosophie de la vie spirituelle. Spirituel, en effet, veut dire personnel, original. Seul a une valeur spirituelle ce qui exprime, avec une inflexible sincérité, l'irréductible originalité d'un être. Toute répétition est anti-spirituelle. Et on ne saurait commettre pire bévue que de se représenter M. Adler comme un fondateur de doctrine. Ou s'il a une doctrine, c'est celle-ci : qu'il n'y a pas d'attitude plus anti-spirituelle que d'accepter passivement une doctrine, fût-elle celle même de la vie spirituelle la plus haute. Toutes les valeurs du passé doivent être assimilées et réinterprétées, c'est-à-dire qu'elles doivent revêtir une forme nouvelle et personnelle. Car les vérités spirituelles acquises au cours de l'expérience séculaire de l'humanité n'ont, en elles-mêmes, aucune efficace ; ce qui est efficace, c'est l'effort d'assimilation et de réinterprétation lui-même ; effort infini comme le progrès spirituel, la vérité d'hier devant être continuellement réinterprétée à la lumière de l'expérience d'aujourd'hui, et, en quelque sorte, reconquise jour après jour.

C'est dire que M. Adler propose sa vérité, réinterprétation personnelle des plus hautes et des plus antiques vérités, non comme

une doctrine, mais comme un exemple justement de cette réinterprétation qui est la forme même de la vie spirituelle.

* * *

Cette conception profondément spirituelle du respect dû au passé s'éclaire d'ailleurs par la lecture du dernier livre, dont le thème central est celui des trois respects. Ici encore, on pense tout de suite à Goethe, comme tout à l'heure on pensait à l'Évangile ; mais, quoi qu'il doive aux grands maîtres de la vie spirituelle, M. Adler, volontairement, le fait sien, si bien que tout ce qu'il nous donne porte l'empreinte de sa personnalité, est réellement sien. Son pluralisme moral, notons-le en passant, est d'ailleurs aux antipodes du panthéisme de Goethe.

Le respect de la personnalité d'autrui, on le comprend d'emblée, est, au même titre que l'effort pour donner à sa propre personnalité le maximum d'originalité, le principe central de cette éthique pluraliste. Mais ce respect ne doit aller qu'à la *valeur*. Or il y a de la valeur dans le présent, mais le présent est le legs du passé ; l'univers spirituel, comme l'Église invisible, se compose de plus de morts que de vivants. A ces grandes personnalités du passé, dont l'effort nous a rapprochés de l'idéal spirituel, doit aller notre premier respect. Respectons les « Vieux Maîtres » ; mais les respecter, ce n'est pas les reproduire ; c'est les dépasser en s'appuyant sur eux, comme eux-mêmes sont des maîtres justement parce qu'ils ont dépassé, en les réinterprétant librement, ceux qui, avant eux, s'étaient élevés à des points de vue plus spirituels. Chez les Vieux Maîtres, étudiés dans cet esprit de respectueuse liberté, nous trouverons à la fois une nourriture pour notre pensée et un stimulant de notre effort, créateur de la réalité spirituelle.

Nous rendrons le même respect à ceux de nos contemporains qui nous sont supérieurs ; car, étant plus avancés que nous sur la voie du progrès spirituel, ils sont, spirituellement, nos aînés. Et sans nous inféoder à leur point de vue, parfois même en nous opposant à eux sur certains points, nous leur rendrons l'hommage spirituel, qui nous grandira nous-mêmes.

A ceux de nos contemporains qui sont approximativement au même niveau que nous, nous devons une forme de respect un peu différente. Notre respect devra les encourager à développer dans

le sens de la plus grande originalité ce qu'il y a de meilleur en eux, tout en nous incitant nous-mêmes à nous perfectionner dans notre ligne, à accuser notre propre originalité ; puisque la raison d'être de la pluralité morale est justement qu'aucun être ne soit la réplique d'un autre, mais que tous soient, irréductiblement, des membres indispensables de la totalité spirituelle.

La troisième forme du respect est le respect des possibilités latentes. Elle s'adresse donc aux êtres qui n'ont pas encore atteint leur complet développement et, par delà, à l'humanité future, le bien le plus précieux que possède l'humanité présente. C'est dans ce sens que Juvénal déjà écrivait : *Maxima debetur puero reverentia...*

Mais M. Adler entend que ce respect entoure également les groupes sociaux arriérés, les peuples non civilisés ; et cela suffit à montrer ce qu'il y a de résolument novateur, de courageusement actuel dans son éthique. Nous devons à ces êtres et à ces groupes, gros de possibilités illimitées, une aide respectueuse de leur originalité naissante ; aide qui, par le jeu des lois de l'univers spirituel (qui est un univers d'inextricable interdépendance), contribuera efficacement à notre propre croissance spirituelle.

Ces trois formes du respect s'interpénètrent d'ailleurs, une en trois, trois en une, trinité de cette religion éthique. Mais celle qui a la portée morale la plus haute, c'est la troisième, qui est tournée vers l'avenir.

On verra comment l'auteur utilise ces notions pour définir la signification éthique de la famille, première matrice où se forme la personnalité ; des groupes professionnels, dans lesquels, par la spécialisation (mais à la condition de rester en contact avec les autres formes de la vie spirituelle) la personnalité s'enrichira et s'affermira le plus puissamment ; de l'Etat, dans lequel s'incarne la notion de bien général et qui, ainsi défini, s'élargit tout naturellement en une société universelle ; de la communauté religieuse, enfin, dont la fonction particulière est de fournir le principe, continuellement réajusté, d'une spiritualisation progressive de tous les rapports humains, dans tous les groupes qui lui sont hiérarchiquement subordonnés.

Dans cette ample fresque, qui nous présente toutes les formes et tous les stades du devenir spirituel, les esquisses les plus attachantes sont, à mon gré, celle de la vocation de l'artiste — esquisse d'une théorie des rapports de l'art et de la morale — et celle de la

vocation de l'éducateur (homme de loi, homme d'état, corps enseignant).

Mais on trouvera dans ce dernier livre, comme dans les trois précédents d'ailleurs, une infinité de points de vue suggestifs, dominés tous par un principe unique. Aussi, il faut le redire en terminant : c'est là une de ces œuvres dont un compte rendu, même développé, ne peut donner qu'une idée tout à fait insuffisante, une de ces œuvres qu'il faut lire, et qu'on peut relire bien des fois.

Les traducteurs — je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de leur traduction ; c'est qu'on peut lire bien des pages de ce livre sans que rien vienne vous rappeler désagréablement qu'on lit une traduction : preuve qu'ils ont réussi dans leur effort — les traducteurs donc ont droit à notre reconnaissance pour nous avoir fait connaître cette œuvre si riche et cette personnalité si puissamment originale.

L. MEYLAN.
